

« Comme si c'était chez moi » : Joseph Zobel à Paris à travers ses lettres (1946-1947)

Emily Zobel Marshall et Jenny Zobel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/853>

DOI : [10.4000/coma.853](https://doi.org/10.4000/coma.853)

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Emily Zobel Marshall et Jenny Zobel, « « Comme si c'était chez moi » : Joseph Zobel à Paris à travers ses lettres (1946-1947) », *Continents manuscrits* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 15 mars 2017, consulté le 14 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/853> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.853>

Ce document a été généré automatiquement le 14 janvier 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

« Comme si c'était chez moi » : Joseph Zobel à Paris à travers ses lettres (1946-1947)

Emily Zobel Marshall et Jenny Zobel

Jenny et Emily Zobel lors de leur conférence à l'ENS



Famille Zobel

Les vingt-cinq missives : La découverte des lettres

- 1 En 1946, Joseph Zobel quitta la Martinique pour Paris. Il partait pour y poursuivre ses études et établir sa réputation d'écrivain. Les lettres que Joseph écrivit pendant son séjour dans la capitale, à sa femme Enny et son ami d'enfance Valbrun Apat nous offrent un rare portrait de la vie d'un écrivain noir immigré et de la vie et de la culture parisiennes, à mi-chemin entre tradition et réforme, tandis qu'il se débat face aux défis posés par cette période d'après-guerre.
- 2 Joseph s'embarqua le 29 novembre 1946 à Fort-de-France, à bord du *Colombie*, un paquebot qui allait jouer un rôle vital pour lui pendant cette année. Auteur d'un recueil de nouvelles, *Laghia de la Mort*, et de plusieurs articles pour le journal de Fort-de-France, *Le Sportif*, cet écrivain en herbe avait 31 ans. Enny restait au pays pour attendre la naissance de leur troisième enfant. Pour Joseph, comme pour de nombreux Martiniquais qui avaient reçu une éducation française à l'école du village, la France représentait le pays des opportunités. C'était le berceau de la langue et de la culture françaises, sans lesquelles on ne pourrait pas progresser dans la vie. Joseph était convaincu que la France le reconnaîtrait et l'établirait comme un écrivain célèbre et respecté. Ce qu'il ne soupçonnait pas, c'est à quel point ce départ, en fait, serait définitif, puisque qu'il ne retournerait jamais vivre en Martinique.

Affiche du paquebot le *Colombie*



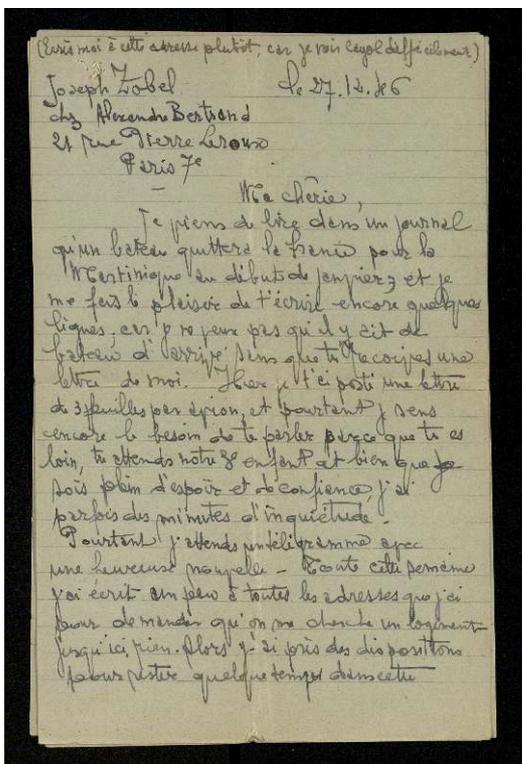
Écomusée de Saint-Nazaire

- 3 Les lettres de Joseph passent allègrement du grandiose au prosaïque, de la métaphysique aux détails domestiques, des méditations sur la nature de l'être humain à la description minutieuse d'assiettes et de casseroles neuves. Elles nous offrent une perspective de sa détermination, de son sentiment de libération, loin des contraintes de

la Martinique, de ses bouffées d'espoir et aussi de ses combats et son amour compliqué pour son île natale. Les lettres fournissent des instructions détaillées aux destinataires. Par ailleurs, dans l'une, on trouve l'autoportrait d'un exilé déprimé, dans une autre, le héros d'une histoire de brillante réussite, fêté par l'intelligentsia parisienne.

- 4 C'est Enny, âgée de 90 ans, et dans une maison de retraite, qui donna un jour ces lettres à Jenny. La femme de l'écrivain les avait conservées toute sa vie comme un trésor. Soigneusement pliées et rangées dans un petit sac en tissu madras bleu et rouge, qu'elle avait dû coudre spécialement, les vingt-cinq missives écrites à l'encre sur fin papier bleu, témoignages d'amour, de frustrations et d'exaltation, avaient passé toutes ces années au fond d'un tiroir secret de son armoire. Il faut noter que Joseph, lui, n'avait pas gardé les lettres de sa femme, ce qui fait que malheureusement, le dialogue est dans un sens seulement. On ne peut que deviner les réponses d'Enny par les références faites par Joseph au contenu de ses lettres.

Lettre de Joseph Zobel à Enny



chambre d'hôtel (Hotel Imperia, 9 rue
Joubert, Paris IX^e), espérant trouver
mieux plus tard. Et après midi j'ai écrit
à M^{lle} Germon de Paris chercher sa commission
et le nomme prochaine j'ai porté
celle de M^{lle} Spina.

Et après midi j'ai écrit sur les
grands Boulevards - j'allais à la B.N.C.I.
Il y avait une foule telle qu'on ne peut
à peine avancer. Ajoute à cela les autos
et tu te perds compte de l'organisation
qui vient pour qu'on circule en bon
ordre, sans accident et sans confusion.
Toute élégance, entrées et sorties dans
les grands magasins; vitrines éblouissantes
et splendides, jupes, bijoux, vêtements
passés, argentée, marbrierie
bonneterie, le tout présenté de la façon
la plus attrayante. Je n'ai presque pas pris
de plaisir à admirer tout cela, je pensais
trop à toi. Je regrettais que tu ne fusses pas
avec moi pour voir tout cela : les jupes,
les vitrines, les voitures, la police.

- 2 -

Je pensais beaucoup à M^{lle} Germon aussi, elle
qui aime tant les belles choses, les choses
ordonnées, et exotiques, elle aurait plus
plaisir à marcher ainsi le long des
grands boulevards. Mais tout seul, elle ne
pourrait pas de cela. Naturellement
qu'elle serait plus rassurée, plus tranquille,
j'y prendrais plaisir.

Jusqu'ici je n'ai pas acheté. En cette
période de cadeaux toute est chère et
l'effluence et intense, j'attends quelques
jours après le jour de l'an, j'aurai deux jours
de tes nouvelles et je prendrai plaisir
à porter et à choisir quelque chose
pour chaque membre de la famille,
car il y a des choix, et malgré tout les
prix sont parfois abordables.

Dans une prochaine lettre je te dirai
comment je m'organise au point de vue
financier. Mais je crois que je pourrai
arriver à vivre avec tout, et que en
t'envoyant chaque semaine petite
somme supplémentaire pour que tu

Archives de la famille Zobel

De multiples horizons : Les premières années à Paris

- 5 En plus des lettres préservées par Enny avec tant d'amour, nous avons aussi le journal intime de Joseph, écrit environ la même période. Joseph tenait son journal

régulièrement ; on a l'impression en lisant qu'il n'écrit pas seulement pour lui. Il y a quelque chose dans le ton de l'écriture qui suggère qu'il écrivait pour un éventuel lecteur, quelqu'un qui voudrait en savoir plus long sur sa vie et découvrir le secret de son succès. En parcourant son journal de 1946-1947, nous avons fait une curieuse découverte. Quand on compare le journal à ses lettres de 1946-47, on s'aperçoit que Joseph cesse de tenir son journal juste après son premier Noël à Paris. Il écrit dans son journal, le 25 décembre 1946 : « Jusqu'ici je ne suis pas arrivé à trouver un logement. Impossible de vivre dans cette chambre d'Hôtel [9, rue Joubert, IX^e] [...] les gens me font une tête ! [...] Au désespoir je suis parti chez Oms à qui Reminy m'a recommandé. Il me reçoit et s'excuse de n'avoir pu rien faire pour moi, ayant été malade. » Après cela, pas un mot dans son journal pendant six mois. Dans une longue lettre à Enny écrite le 24 décembre 1946, il décrit sa solitude et sa tristesse.

À vrai parler, tu me manques beaucoup, et ce soir est peut-être la soirée de Noël la plus bizarre de ma vie [...] tout au long de la journée je pense à toi et aux enfants. Tout me ramène à vous : les enfants qui circulent dans la rue en pantalon et bien au chaud, les étalages de couturiers et les expositions de jouets.

- 6 Sans elle, Joseph ne peut pas profiter de tout ce qu'il y a à voir à Paris. « Les vitrines éblouissantes et séduisantes, la foule, les voitures, la police [...] Je n'ai pris presque aucun plaisir à admirer tout cela ; je pensais trop à toi. » En juin 1947, Joseph a repris confiance en la vie et se sent destiné à accomplir de grandes choses. Il a emménagé dans une petite chambre de bonne à l'hôtel Mazarine, au 54, rue Mazarine dans le VI^e arrondissement. Il reprend son journal.
- 7 Pour tenter de remplir ce silence de six mois, penchons-nous à présent plus en détail sur les lettres de Joseph pendant cette période de décembre 1946 à juin 1947. La veille de Noël 1946, Joseph écrit à Enny : « Je n'ai jamais eu froid bien qu'il fasse moins 15 degrés dehors, parce que je m'habille au chaud (4 pull-overs, chemise, veston, cache-nez, pardessus). » La recherche d'un logement adéquat devient une obsession :

Jusqu'ici je ne suis pas très avancé dans la vie parisienne. Je ne suis guère sorti. Je suis toujours absorbé par la question logement [...] Puisque je ne dois rien te cacher, je te dirais que le moment actuel et la saison ne permettent pas de penser beaucoup de bien de Paris. Il paraît qu'il en est toujours ainsi au début.
- 8 En fait, en décembre 1946, Joseph est en pleine contradiction avec lui-même. D'une part, il n'est même pas sûr qu'il restera une année en France. Il projette de retourner en Martinique en novembre et pour le moment, il envisage un séjour encore plus court car Enny lui manque trop. D'autre part, il reconnaît les avantages d'être en France pour son développement personnel :

Ce séjour m'aura fait beaucoup de bien. Déjà, j'ai une expérience de la vie que je n'aurais pas acquise dans 10 ans de vie martiniquaise [...] Car la France, et particulièrement Paris, il faut y venir pour savoir ce que c'est pour y puiser des leçons de tout et savoir ce qu'on vaut soi-même.
- 9 Joseph avait déjà un sens aigu de sa propre valeur. Dans une lettre du 27 décembre 1946, un mois après son arrivée, il écrit à Enny :

En ce qui concerne ma carrière, il y a encore beaucoup d'imprévus [...] mais sans bâtir des châteaux en Espagne, c'est une certitude que j'acquerrai plus de prestige et d'autorité à mon retour, j'aurai plus d'assurance dans l'exercice de ma profession d'écrivain et nos enfants auront un nom d'une valeur sociale qui comptera aux Antilles.

- 10 Sous beaucoup d'aspects, Joseph espérait que ce séjour repousserait les limites qui l'avaient contraint dans la société fermée de la Martinique et qu'il pourrait devenir la personne qu'il souhaitait être. « J'attends l'été et la parution de *Diab'la* qui m'ouvriront de multiples horizons. » (lettre à Enny du 7 mars 1947). Paris offrait une ambiance favorable à Joseph l'écrivain. Certes la capitale souffrait encore des conséquences de l'après-guerre ; le bois, le charbon, et les denrées de base comme le pain étaient encore rationnées. En même temps, Paris recommençait à vibrer intellectuellement, plaque tournante pour écrivains et artistes. Pour la première fois, Joseph rencontra des Africains, parmi eux, Léopold Cédar Senghor, devenu l'un des créateurs du mouvement de la Négritude. De telles rencontres allaient nourrir chez lui une passion pour la culture contemporaine noire dans toutes ses expressions, comme en sont la preuve ses récitals de poésies africaines, afro-américaines et caribéennes. Malgré cela, les rapports de Joseph avec la Négritude demeurent ambivalents. Il écrit à Valbrun Apat qu'il ne croit en « aucune politique ». « Je ne crois en rien », déclare-t-il, « la politique va nous apporter la prochaine guerre », (lettre à Valbrun du 7 mai 1947). Les lettres de 1947, pleines de recommandations et de conseils à sa femme, racontent aussi une tendre histoire d'amour entre Joseph et Enny, compliquée et tourmentée par la séparation. Pendant les mois qui suivront, même si Joseph est conscient que sa femme n'est pas une intellectuelle, il lui affirmera qu'elle est supérieure aux femmes blanches de France.

C'est ici que je me rends compte à quel point tu représentes pour moi une force. C'est ici que je constate tout ce qu'il y a en toi de supérieur, car ne crois pas que les femmes de France aient en réalité autant d'intelligence, de distinction, et de charme que nous croyions. Aussi, je ne regrette rien, puisque je suis devenu encore plus amoureux de toi ; je ne regrette rien, puisque j'ai tout gagné à avoir la confirmation que j'ai une femme qui est un rare trésor et que je dois chérir avant tout.

- 11 Dans ses lettres au pays, Joseph aime aussi parler de lui, en se peignant souvent sous des couleurs avantageuses. Néanmoins, il n'empêche qu'à cette époque, dans ce nouveau milieu métropolitain, il est en fait très en vue et recherché, contrairement à la situation de centaines de migrants qui travaillent à Paris dans des emplois mal payés et qui galèrent pour survivre. En mars 1947, Joseph écrit à sa femme : « Depuis mercredi, j'ai commencé un cours de diction. Difficile, l'art de dire, de déclamer, mais mon professeur, une femme, une ancienne artiste, est émerveillée de mes aptitudes, et tout le monde s'étonne que ce soit la première fois que je suis venu à Paris. » Dans ces lettres de 1946-1947, Joseph choisit souvent de mettre l'accent sur son assimilation dans la société française, au lieu de se concentrer sur les différences perçues. La France, semble-t-il, lui permet de se libérer des racismes intériorisés, si profondément enracinés dans la société martiniquaise. Mieux encore, Joseph explique à Valbrun que son séjour en France l'a obligé à envisager un combat universel qui transcende les questions de race :

Je suis à même de constater maintenant cette maturité littéraire à laquelle j'aspirais. À tel point que tu remarqueras dans mes prochains écrits l'abandon de thèmes régionalistes en faveur de préoccupation essentiellement humaine. Parfois mes personnages cessent d'être des noirs pour être avant tout des hommes avec tout ce que cela comporte de souffrance, d'angoisse voire même de désespoir. (lettre à Valbrun du 23 octobre 1947.)

- 12 Pour Joseph, l'expérience de la vie en France peut profondément transformer un individu. Il dit à Valbrun : « Il te faudra venir un jour connaître ce pays. Cela en vaut vraiment la peine et te donnera une idée exacte des choses, des hommes, du sens de la

vie [...] ce pays forme le caractère. » (lettre à Valbrun du 7 Janvier 1947). Joseph pousse Enny à le rejoindre à Paris : « J'aimerais que tu viennes et que tu t'en rendes compte toi-même ; que tu vois ce qu'il y a de bon et de mauvais en France. » (lettre à Enny du 6 juillet 1947).

- 13 Au bout de sa première année à Paris, Joseph fait dans ses lettres la chronique du vif intérêt de la presse et du public. En février 1947, il écrit à sa femme : « la sortie de mon nouveau roman sera quelque chose de vraiment important [...] déjà, les journaux l'annoncent. » (lettre à Enny du 17 février 1947). Un mois plus tard, il se plaint : « J'ai toujours des invitations et à cause du manque de temps, je ne peux pas répondre à toutes. » (lettre à Enny du 7 mars 1947).

- 14 Au fil de ces lettres, un thème revient régulièrement : le rêve d'une vie modeste, retirée, simple et tranquille en Martinique : « Je me consacrerai à réaliser avec toi, ton propre idéal [...] une vie ensemble avec très peu d'amis. » (*ibid.*) Rêve qui paraît encore plus étonnant quand il est suivi sur la page suivante de discours haletants sur les charmes de Paris et ses frissons de joie devant une carrière qui prend enfin son envol. Il ajoute :

À mon retour, nous nous remarierons et tu verras à quel point j'ai changé à mon avantage et à ton avantage. Déjà je suis le mari que tu désirais, un peu moins dans les livres et plus dans la famille, plus près de toi. (lettre à Enny du 27 décembre 1947).

Le villageois martiniquais et l'écrivain cosmopolite

- 15 Plus loin Joseph fait, dans ses lettres, le récit des difficultés rencontrées par nombre d'Antillais dans la capitale. Nous voyons Joseph osciller entre l'identité idéalisée d'un villageois martiniquais et celle d'un écrivain cosmopolite de classe moyenne vivant en métropole. Parfois il fait tout pour prendre ses distances par rapport à ses compatriotes, et puis, inversement, il semble poussé à combler l'écart qui les sépare : « D'une façon générale, tous les Antillais qui sont à Paris depuis la guerre meurent d'envie de retourner au pays. Rejon, l'instituteur qui est arrivé il y a à peine 2 mois, repart le 23 juillet. Il est suffoqué de cette vie de Paris. » (lettre à Enny du 6 juillet 1947). Tandis que son ami Cayolte « vit la vie d'un esclave, le pauvre », Joseph écrit qu'avec son ami martiniquais Bertrand, « nous nous voyons de temps en temps pour rigoler des Français, ou pleurer notre malheur en riant. Car ici "nous supportons." » (lettre à Enny du 7 mars 1947). Son cousin Yvon a fini « en très mauvaise santé depuis son arrivée en France [...] Il parle même d'aller à l'hôpital [...] et puis il a toujours du cafard, à en crever. » (lettre à Enny du 6 juillet 1947). Julien Lefranc, qui vit dans le même quartier que Joseph, « se fait soigner [...] il meurt d'envie de retourner. Comme il doit garder sa chambre une bonne partie de la journée, je lui ai passé mon poste de radio pour quelques jours. » (*ibid.*).

- 16 Ironiquement, malgré ses sentiments de compassion et solidarité envers ses frères antillais, Joseph conseille en même temps à sa femme de ne pas laisser le petit Francis parler créole à la maison, car il doit se préparer pour la France. Il craint aussi la réaction de sa famille et des voisins quand Enny reçoit ses colis de Paris ; il lui conseille donc de les ouvrir seulement la nuit, quand tout le monde est couché. En avril 1947, il écrit à Enny : « Tu seras plus discrète, au lieu de dire aux gens que je change d'avis tous les jours [...] Mon succès prochain pourrait susciter beaucoup de jalousies. » (lettre à

Enny du 9 avril 47). Joseph anticipe ainsi constamment les pensées et actions de ceux qui recevront ses lettres. Il imagine les scènes de famille et de vie communautaire. Et même la configuration de leur maison, avec des instructions sur la façon dont les objets et meubles doivent être disposés ou déplacés pour accommoder les nouvelles acquisitions. Joseph crée une communauté imaginaire et des scénarios possibles tout en jouant le rôle clé de père et de mari, qu'il a en grande estime. Il écrit à Valbrun Apat :

Il faut voir comment ici les gens ont le culte de leurs enfants et attachent une importance énorme à les photographier à différents âges, à fêter leurs anniversaires, à leur faire des arbres de Noël. Ici, je comprends cela mieux que chez nous. Nos enfants, notre épouse, sont nos bien les plus précieux ; sans eux, loin d'eux, nous sommes pauvres quel que soit notre compte en banque ou le poids de notre monnaie. Entre sa femme et ses enfants, il y a des joies pour toute une vie. (lettre à Valbrun du 11 mars 47.)

- 17 Les lettres sont parfois adressées à ses enfants, avec conseil à sa femme de les lire à voix haute, ou bien à d'autres membres de son entourage. Grace à ces échanges, Joseph impose une présence continue malgré son absence. Au moyen de ses lettres, il gère également son image de marque en Martinique. Il demande à Enny de mettre au mur certaines photos de lui, de tenir certains amis au courant de ses récents écrits et de lui faire de la publicité.
- 18 Les lettres de Joseph à son ami Valbrun sont très différentes de celles envoyées à Enny. On y trouve davantage de réflexion et d'imagination. Pour Valbrun, Joseph montre ses talents d'écrivain, se laissant souvent aller à un style poétique et lyrique. Après l'arrivée de sa famille et leur installation à Fontainebleau, il décrira à son ami, en mars 1948, le début de printemps en forêt : « Depuis deux semaines, je parcours la forêt [...] J'y marcherais jusqu'à épuisement, tant l'air me grise, tant elle est pleine de chants d'oiseaux et du frémissement de la verdure qui s'éveille au soleil. » (lettre à Valbrun du 21 mars 1948).
- 19 La correspondance de Joseph révèle qu'il est préoccupé par le processus même d'envoyer et de recevoir. Une de ses inquiétudes est que le dialogue soit interrompu : « Je regrette beaucoup que nos lettres se soient croisées ainsi, de sorte que les miennes n'ont jamais été les réponses à celles que tu m'avais écrites. » (lettre à Enny du 12 juillet 1947), « Chaque fois que tu m'écris, dis-moi la date de ma dernière lettre, ainsi je saurai combien de temps cela prend. » (*ibid.*).
- 20 Le 20 janvier 1947, la petite Jenny fait son entrée au monde. Joseph écrit à Enny deux jours après : « Je viens de recevoir ton télégramme m'apportant la bonne nouvelle que je souhaitais [...] Je remercie Dieu de m'avoir accordé cette grande joie [...] Je sortirai tout à l'heure pour poster cette lettre et acheter, si j'ai encore assez d'argent, un petit cadeau pour Génie [...] »

Enny portant Jenny bébé. La Martinique, 1947



Archives de la famille Zobel

« Un petit commerce »

- 21 En plus du flot régulier de lettres, il y a un échange continu de denrées et produits entre Joseph et sa femme, ainsi que sa belle-sœur Médèle : « J'ai déjà acheté six bols pour le chocolat chaud, quatre bols à dessert, une petite passoire, une veilleuse électrique. » (lettre à Enny du 10 janvier 1947). En retour, on lui envoie de Martinique des colis de café, de muscade, de sucre, de chocolat et d'écaillés de tortue (cachées dans des bocaux étiquetés : confitures), qui, il l'explique, « sont les plus précieux produits de base et obtiennent un bon prix en France. » (lettre à Francis du 12 janvier 47). Il y a parfois des accidents : « Lauhou m'a dernièrement envoyé de la confiture, mais comme c'était mal emballé, les boîtes ont éclaté » (lettre à Enny du 30 mai 1947). Il écrit :

Tu diras à Médèle que j'approuve son idée de faire un petit commerce. Il y a à Paris un tas de petites choses utiles qui n'existent pas à la Martinique ; je lui enverrai, si elle veut, un colis qui servira d'échantillon : des espadrilles en tissu bleu et rouge, ou d'une seule teinte 140 francs, soutien-gorge et ceintures, mi-bas en coton 150 francs [...] (*ibid.*).

- 22 Un des objets les plus importants que Joseph envoie à sa femme est un poste de radio, symbole de l'identité diasporique moderne et de communication globale. Il choisit une marque « supérieure ». « J'espère qu'il arrive bien et donne de bons résultats ». « Je souhaite [qu'il] apportera un peu de gaieté aux enfants [...] » (lettre à Enny du 30 janvier 1947). Il écrit à son fils : « Dis à ta Maman de jouer souvent de la musique et de danser avec vous. » (*ibid.*). Joseph donne à Enny des instructions précises sur la façon dont elle devra installer le poste à la maison : « Comme je te l'ai dit dans une

lettre précédente, tu vas contacter Mr Philémon Montout au Lycée et il te l'installera [...] tu prendras la petite table qui est sur l'armoire et tu la mettras entre les 2 fauteuils pour que Roro n'y touche pas. » (lettre à Enny du 30 janvier 1947). Tandis que les Parisiens d'après-guerre souffrent encore des pénuries alimentaires, la petite entreprise commerciale Joseph se porte bien ! Il continue de *micro-gérer* sa femme et sa belle-sœur Médèle. Il recommande quels produits expédier, comment, quand et combien. « Tu diras à Médèle d'urgence de ne pas m'envoyer de rhum à vendre : on le trouve partout. » (lettre à Enny du 17 février 1947)

Il est temps que Médèle (et Lahou) me fasse une expédition de colis [...] il faut envoyer du café, de la muscade, de l'écaille, pour que je puisse vendre. Si tu t'en occupes sérieusement, je peux faire 150.000 f d'ici juillet pour notre maison. Mais il faut faire vite et à chaque bateau. (lettre à Enny du 30 janvier 1947)

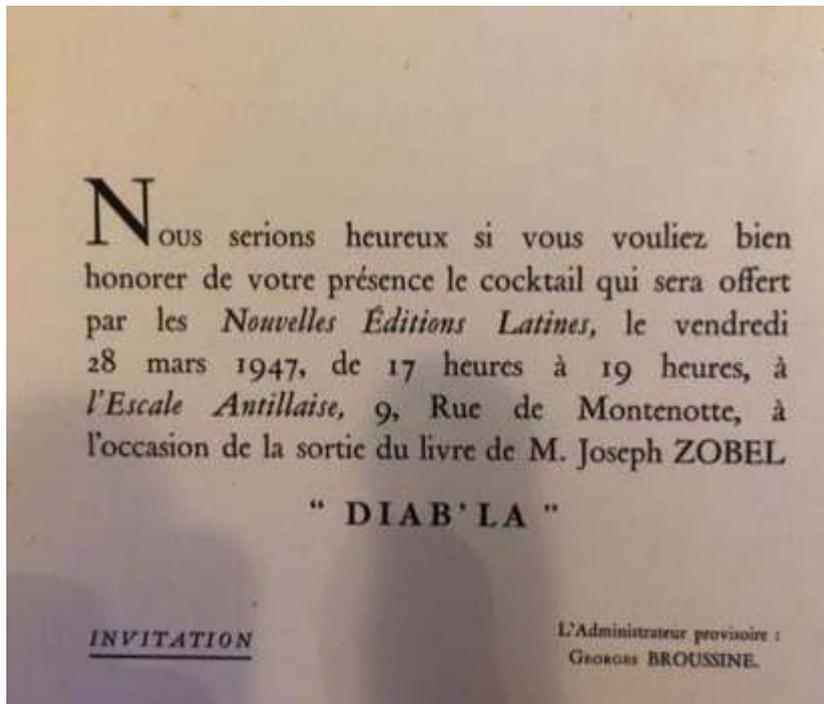
23 Quand sa femme quitte l'hôpital après la naissance de leur fille et que, probablement, elle a du mal à récupérer, il l'encourage à garder le moral à la pensée des ustensiles qu'il va lui acheter : « Pense à tout ce que je t'apporterai, matériel de cuisine, articles de ménage, papier peint pour le salon et la chambre [...] » (*ibid.*).

24 Malgré son enthousiasme pour sa nouvelle vie, Joseph exprime dans beaucoup de ses lettres sa solitude. D'après lui, les Français sont obsédés par l'argent, et les petits enfants français sont turbulents et mal élevés. « La vie à Paris vous rend dur et méfiant, parce qu'on doit constamment se défendre contre les Français qui ne songent qu'à tromper pour gagner de l'argent. Eux-mêmes s'en plaignent. » (lettre à Enny du 7 mars 1947). La capitale d'après-guerre est : « trop déprimante et trop coûteuse » (Lettre à Enny du 25 décembre 1946). Dans une lettre à Valbrun, Joseph répète :

À vrai dire, on ne peut imaginer à quel point la vie en France est empoisonnante en ce moment, et si je n'ai pas tout plaqué pour regagner la Martinique [...] c'est que ce voyage qui est avant tout un voyage d'études n'est pas encore terminé, étant donné que chaque jour, je fais provision dans cette vie d'Europe qui est pour le moins inquiétante à l'heure actuelle. (lettre à Valbrun du 23 octobre 1947)

25 En plus des privations et du sinistre environnement urbain, un thème fréquent caractérise les sentiments négatifs de Joseph envers Paris, celui du froid, ce froid qui représentait un problème insurmontable pour les Martiniquais nouvellement débarqués. Le climat, une image qui abonde dans maints récits de migrants et qui incarne l'expérience de la désillusion, symbolise pour Joseph son nouveau paysage social et culturel. Il s'inquiète aussi pour ses enfants, car ils arriveront en hiver, et il parle des trois pullovers qu'il porte en permanence pour rester au chaud. Le 15 février 47, il écrit à Enny : « L'hiver est vraiment une saison détestable, surtout à cause du manque de chauffage [...] La vie en France, surtout en hiver quand les jours sont si courts, est une vie sans répit. » Cependant, c'est Paris qui, malgré ses hivers, son manque de pitié et sa vénalité, va apporter le succès à Joseph.

« Un livre bouleversant et cinglant » : l'écrivain s'établit

Carton d'invitation pour la sortie de *Diab'-la*

Archives de la famille Zobel

- 26 Le vendredi 28 mars 1947, son premier roman, *Diab'-la*, est publié. *Diab'-la* raconte l'histoire d'un travailleur de plantation qui se libère de l'exploitation coloniale en créant un jardin dans un village de pêcheurs du sud de la Martinique. Le livre avait été interdit d'impression en Martinique en 1944 par le gouvernement de Vichy à cause de ses thèmes subversifs de rébellion et d'indépendance. Il est finalement publié trois ans plus tard par les Nouvelles Éditions latines, qui organisent un lancement somptueux pour marquer l'occasion. La carte d'invitation, signée par l'administrateur Georges Broussine, précise que le cocktail aura lieu : « à *l'Escale Antillaise*, 9, rue de Montenotte ». Dans une lettre à Enny, trois jours après, Joseph la *prima donna* s'écrie : « J'ai failli mourir de soif et de faim : impossible d'aller prendre un verre car à chaque seconde des gens arrivaient qui demandaient à me saluer [...] Et puis il y avait plus de 200 livres à signer. » (lettre à Enny du 1^{er} avril 1947). Joseph est surpris de voir parmi les invités de nombreux *Békés*, membres de la classe supérieure des propriétaires blancs de Martinique, qui font tout chez eux pour vivre à part de la population noire. « Ils s'accrochaient à moi, très fiers de me traiter comme un compatriote. » (*ibid.*). La presse parisienne est fortement représentée, avec plus de cent journalistes et, en toile de fond, explique Joseph, « une douzaine d'étudiantes martiniquaises en costume créole » (*ibid.*). Et Joseph d'enchaîner :

Tous les Martiniquais étaient fiers et gonflés d'orgueil et tous les Français qui me connaissent sont d'une amabilité, d'une courtoisie et d'un empressement inouïs. Tous, à me voir, à m'entendre, à me lire, aiment les Martiniquais et ont envie de connaître la Martinique. Jamais je n'aurais cru si bien servir mon pays. (*ibid.*)

- 27 La sortie de *Diab'-la* marque un tournant dans la carrière de Joseph. Après cet événement, ses lettres prennent un ton nouveau : celui de Joseph l'écrivain établi, recherché et plein d'assurance. Il règle ses problèmes de logement, commence à compléter son salaire d'enseignant à mi-temps par l'argent qu'il gagne en écrivant,

et il est enfin en mesure de faire venir sa famille en France. Quand le voyage d'Enny et des enfants est enfin confirmé, il se sent débordant de joie : « Ma chérie, je suis si heureux que mes mains tremblent. » (Lettre à Enny du 12 juillet 1947). En novembre 1947, Enny et leurs trois enfants arrivent en France à bord du *Colombie*. La famille s'installe à Fontainebleau, où Joseph a obtenu un poste d'enseignant au Collège Carnot.

Joseph Zobel lisant une histoire à ses enfants, Fontainebleau, 1953

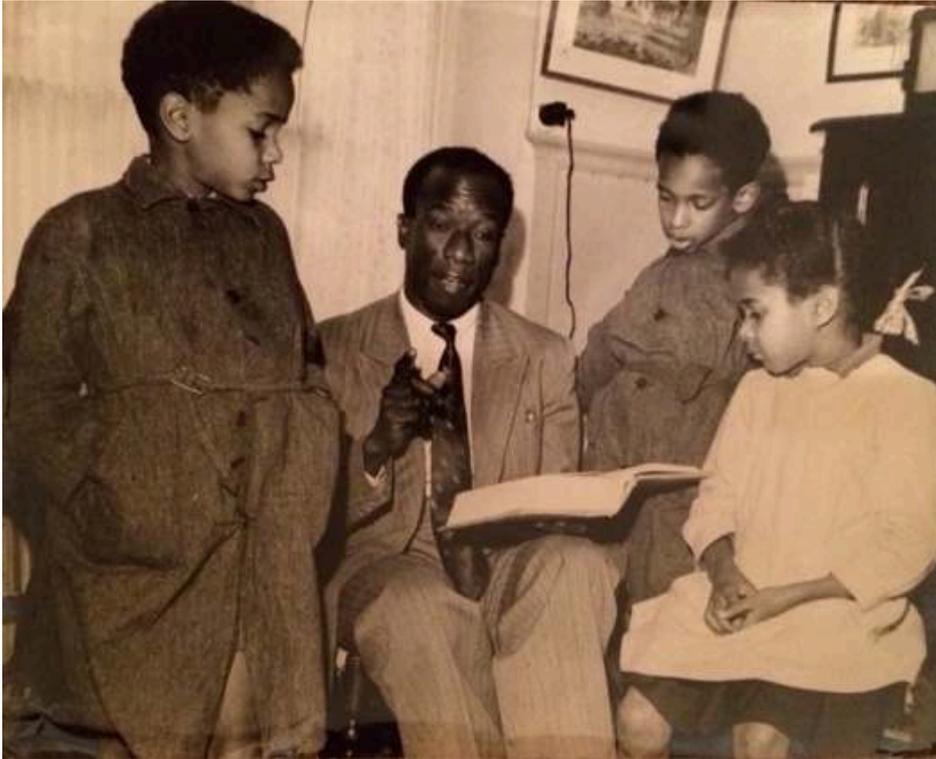


Photo : Leni Iselin, 68 bd Saint Michel, ParisVI^e. Archives de la famille Zobel

- 28 En décembre 1947, il écrit dans son journal : « Noël ! Enfin je réalise un rêve de l'année dernière. Me voici parmi mes 3 enfants avec ma femme. J'ai fait un arbre de Noël, une crèche, j'ai acheté des jouets, ma femme a préparé un menu copieux. Nous avons fait du feu dans la cheminée : c'est une soirée de bonheur. »
- 29 Le 9 juillet 1948, une lettre à Valbrun annonce un projet : « Je termine *La Rue Cases-Nègres*, un livre bouleversant et cinglant ; qu'on se ravise plutôt ; je ne maudis personne [...] L'année prochaine, je me battrai comme un fauve pour m'imposer définitivement. » Ce ton plein de confiance est loin de celui du même Joseph qui, deux ans auparavant, se sentait isolé et dépassé par ses premières expériences de la France. « Ah, Paris est grand et il faut avoir du courage pour esquisser une voie quelconque, tout seul, dans cette immensité tumultueuse. », avait-il écrit à Valbrun à son arrivée, (lettre à Valbrun du 7 janvier 1947). *La Rue Cases-Nègres*, publié à Paris en 1950, sera son roman le plus célèbre.

Cela te rend fort ? Le paradoxe du migrant

- 30 En parcourant les lettres de Joseph, nous sommes amenés à apprécier le fait que les lettres sont non seulement pour les migrants un moyen de se remonter le moral dans un pays étrange et nouveau, mais jouent aussi un rôle cathartique et de survie face à l'exil. L'expérience du migrant est symbolisée par ces lettres, représentant la vie de voyageurs sans défense qui perdent le contrôle au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de leur pays d'origine. Une fois embarqués, ils peuvent être perdus, lâchés à la dérive, ou réussir. Cependant leur vulnérabilité se trouve transcendée par la conviction qu'un attachement viscéral par-delà les continents, ne peut être rompu. C'est en se retrouvant migrant à Paris que Joseph se rend compte, avec une profonde émotion, de la force des liens qui l'attachent à sa famille et à son île natale. En même temps, il garde une conscience aiguë de la nécessité de dépasser la sécurité de ces limites. Ce paradoxe du migrant est parfaitement évoqué dans sa lettre à Valbrun en mars 1947, écrite en rentrant du théâtre :

Parfois je ressens une telle joie intellectuelle que je pense à ma famille, à toi, et qu'en plein théâtre, des larmes me viennent aux yeux. Il faut qu'un jour tu viennes dans ce pays-ci. Tout n'y est pas beau et les laideurs morales y sont plus hideuses que chez nous, mais cela te rend fort d'avoir vu des choses diverses et d'avoir éprouvé d'innombrables sensations. (lettre à Valbrun du 11 mars 47)

- 31 Joseph ajoute dans une autre lettre à son ami : « À mon retour [...] tu entendras aussi le récit de situations qui te feront frémir. Mais tu verras aussi, la fermeté, le cran, que tout cela m'a donné sans me faire perdre rien de mon amour de la vie et de l'humanité, sans ternir l'éclat de rire, sans me durcir le cœur. » (lettre à Valbrun du 23 octobre 1947).
- 32 Qu'apporte donc la lecture de ces manuscrits à l'étude des œuvres de Joseph Zobel ? Il est clair, en parcourant ces lettres, que les difficultés rencontrées et surmontées par Joseph dans sa première année à Paris, ont formé la base de sa créativité artistique. Cette période d'exil et de solitude lui a permis de contempler la force et la fragilité de l'esprit humain. De cette contemplation ont été façonnés tous les personnages de ses romans. Qui plus est, Paris a offert à Joseph la distance et le recul nécessaires pour examiner son île natale et ses racines culturelles, lui permettant d'évaluer, comme il le dit lui-même à sa femme, « encore mieux nos compatriotes dans leurs défauts et leurs qualités. »
- 33 Pour conclure, on s'aperçoit, au fil des lettres, qu'après des débuts difficiles, la relation de Joseph avec Paris, va se transformer. L'hiver a une fin. En mars 1947, Joseph sourit : « Depuis hier nous avons du soleil. Le printemps est splendide à Paris. Déjà la vie de la capitale prend un aspect nouveau. On s'installe aux terrasses et sur les bancs en bordure des boulevards, pour lire les journaux. On revit. » (lettre à Enny du 18 mars 1947). En fait, entre Joseph et Paris, c'est une histoire d'amour qui commence. Une fois à Fontainebleau, il dit à Valbrun qu'il emmènera Enny visiter Paris : « [...] Paris que j'ai quitté avec du cafard et qui me rejoint quand je le revois, comme si c'était ma ville, comme si c'était chez moi. » (lettre à Valbrun du 23 octobre 1947).

Joseph Zobel (à gauche sur la photo) dans une rue de Paris



Archives de la famille Zobel

NOTES

1. Une partie de ce témoignage a été publiée sous une autre forme dans le magazine *Wasafiri* : Zobel Marshall, Emily and Zobel, Jenny « Dans Cette Immensité Tumultueuse » (In This Vast Tumult): Joseph Zobel's Letters of Migration, *Wasafiri: International Contemporary Writing*, Spring 2013, Issue 73 (Routledge). <http://www.wasafiri.org/product/wasafiri-issue-73/>

RÉSUMÉS

Jenny Zobel, fille de l'écrivain martiniquais Joseph Zobel, et Emily Zobel Marshall, petite-fille de Joseph Zobel, ont découvert récemment des manuscrits inédits de leur père et grand-père. Il s'agit, d'une part, d'une collection de lettres envoyées par Joseph en 1946-1947 depuis Paris à sa femme et à son ami martiniquais Valbrun Apat, et, d'autre part, d'extraits de son journal intime

des années 1940. Elles nous proposent une analyse qui répondrait à la question « Qu'apporte la lecture de ces manuscrits à l'étude des œuvres de Joseph Zobel ? »¹

INDEX

Mots-clés : Joseph Zobel, correspondance, Laghia de la Mort, Diab'-la, La Rue Cases-Nègres

AUTEURS

EMILY ZOBEL MARSHALL

directrice du département de littérature anglaise et maître de conférence en littérature postcoloniale à l'université de Leeds Beckett, Angleterre